



LA POÉSIE ET LES MINES SOUTERRAINES (FRANCE, 1530-1585)

Pierre-Élie PICHOT (Université Sorbonne Nouvelle Paris 3)

Un courant profond de la poétique du XX^e siècle a défini la poésie en association étroite avec la notion de lieu : le poème doit permettre d'« habiter poétiquement le monde » (selon la formule souvent citée de Hölderlin), et il est en lui-même le « vrai lieu » de la parole (comme le veut Yves Bonnefoy, qui situa quelquefois ce « vrai lieu » dans « la terre » elle-même¹). Or, la poésie du XVI^e siècle réfléchit déjà particulièrement à ses lieux, et il eût été regrettable de ne pas intégrer le corpus poétique à l'étude des rapports entre lieux réels et lieux rêvés à la Renaissance².

Le poète du XVI^e siècle est souvent éloigné de sa petite patrie, tel Du Bellay écrivant *Les Regrets*. La valeur de ses vers se mesure alors à la plainte que lui arrache le rêve de ce « vrai lieu » perdu. À l'inverse, couché dans les papiers d'un généreux mécène, il devra vanter des lieux réels (les terres de son protecteur) et les identifier aux lieux rêvés (les Arcadies que célèbrent au contraire les poètes anti-auliques pour mieux les opposer à un réel morose). En somme, de telles géographies poétiques font partie des « contraintes de la Muse » décrites par Jean-Max Colard³.

Or, la mine souterraine n'appartient à aucune de ces inspirations en particulier : elle n'est pas, pour le poète, le lieu d'une contrainte. Les mécènes français ne possèdent guère d'industries minières, contrairement aux Grands d'Allemagne ou d'Espagne ; plutôt que de s'en plaindre, en 1578, La Boderie préfère vanter les marais salants,

De non moindre valeur au Roy de nostre gent
Que sont aux autres Roys mines d'or et d'argent⁴.

La mine n'est pas non plus l'objet de la curiosité humaniste, dans la mesure où les Anciens se sont eux-mêmes désintéressés des espaces miniers, perçus comme montagneux, sauvages, arides et effrayants⁵. Contempteurs du luxe, les Romains voyaient dans l'entreprise minière un investissement humain et financier exagéré : « combien de mains ruinées pour faire reluire une phalange !⁶ ». Ainsi, à la Renaissance, « la *terra incognita*, c'est d'abord celle qui est

¹ « La terre » est le cinquième poème de *Dans le leurre du seuil*, qui chante « l'or qui est en nous » (cité par Patrick Werly, *Yves Bonnefoy et l'avenir du divin*, Paris, Hermann, 2017, p. 264). Les poèmes cités dans cet article peuvent être lus comme la recherche littérale de cet or.

² Un grand merci soit adressé aux épatants responsables du séminaire Chorea 2018-2019 pour l'occasion qui m'a été donnée de développer ici certaines pistes de mes recherches en cours.

³ Voir Jean-Max Colard, *Les contraintes de la muse : l'adresse au pouvoir dans la poésie de la Renaissance française (1515-1560)*, thèse de doctorat sous la direction de Françoise Charpentier, université Denis Diderot Paris 7, 1999.

⁴ Guy Le Fèvre de La Boderie, *La Galliade* [1578], v. 272-284, éd. François Roudaut, Paris, Klincksieck, 1993, p. 288-289. Fr. Roudaut rapproche ce passage des *Géorgiques*, II, v. 165-166 : « *Haec eadem argenti riuos aerisque metalla / ostendit uenis atque auro plurima fluxit* » (« Notre pays aussi nous a décelé dans ses veines des filons d'argent et des mines de cuivre ; l'or même y a coulé en abondance », Virgile, *Géorgiques*, éd. et trad. E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 25) : mais précisément La Boderie prend le contrepied de cette célébration.

⁵ Claude Domergue, « La notion d'espace minier dans l'Antiquité gréco-romaine », *Pallas*, vol. 28, 1981, p. 89-99.

⁶ Pline, *Histoire naturelle*, II, 158 : « *Quot manus atteruntur, ut unus niteat articulus!* ».



sous nos pieds⁷ », comme l'écrivait Marie-Madeleine Fragonard, décrivant l'angoissante ignorance que les humanistes avaient de la physique souterraine. Dès lors, les voyages poétiques que nous allons lire ne trouvent pas leur inspiration dans l'érudition humaniste en tant que telle. On ne peut les comprendre qu'en s'écartant un instant du champ littéraire.

Car la mine est une nouvelle frontière qui s'ouvre à la connaissance des savants par le biais du progrès technique. « C'est dans l'exploitation des mines que la Renaissance va marquer les progrès les plus décisifs », résumait un fondateur de l'histoire des techniques, Maurice Daumas, en 1964⁸ ; la ville minière entraîne à sa suite un rapide progrès métallurgique – autant, voire plus, que le haut-fourneau qui, quant à lui, est une invention médiévale⁹. En particulier, le problème de l'exhaure (l'évacuation de l'eau dont les mines sont remplies) est résolu au XVI^e siècle à l'aide de machines hydrauliques complexes, conçues par une classe nouvelle d'ingénieurs « sans autre passeport que leur notoriété et les références acquises dans telle ou telle mine¹⁰ ». Or, au XVI^e siècle, le champ littéraire commence seulement sa trajectoire d'autonomisation vis-à-vis de l'Histoire réelle, comme l'a montré Pascale Casanova¹¹, et les poètes de la Renaissance, quelque admiration qu'ils professent pour les Anciens, sont étonnés, nous le verrons, par les progrès récents des « minières ».

Comment alors définir et décrire cette influence du lieu réel (ou lieu industriel) sur le lieu rêvé (ou lieu poétique) ? Une invention italienne, celle de Jérôme Fracastor, lue et imitée par les poètes français, nous donnera le ton d'un enchantement de la mine par la poésie et d'une confiance illuminée dans la technique humaine, proprement divinisée. Mais lorsqu'il s'agira (particulièrement chez Ronsard et ses épigones) de faire le procès de la mine, les merveilles quitteront la terre en même temps que la Justice, puisque la poésie suivra le récit de l'âge de fer tel qu'il est raconté au premier livre des *Métamorphoses*.

LES PROMESSES DE LA MINE

Les progrès de la mécanisation *per se* ne sont pas un obstacle à l'émerveillement poétique. Les balbutiements de la mécanique peuvent au contraire constituer un moment d'enchantement et non de désenchantement du monde, ainsi que le propose Patricia Falguières, à rebours des schémas traditionnels de l'histoire des sciences¹². Deux poèmes écrits autour de 1530 nous permettront de montrer que, face à l'industrie minière, les poètes furent pris d'abord d'une fascination de ce genre.

... [Q]uacunque uidet Sol,
interdixit opem. Quare tellure sub ima,
si qua salus superest, caeca sub nocte petenda est¹³.

⁷ Marie-Madeleine Fragonard, « Imaginaire du monde souterrain et sciences expérimentées », in Jean Dupèbe, Franco Giaccone, Emmanuel Naya et Anne-Pascale Pouey-Mounou (dir.), *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, p. 343.

⁸ Maurice Daumas, « Les premières étapes du machinisme : XV^e-XVIII^e siècle », dans Maurice Daumas (dir.), *Histoire générale des techniques*, Paris, P.U.F., 1996, p. 47.

⁹ Il apparaît en Rhénanie dès le XIII^e siècle, selon des estimations récentes. À ce sujet, voir Liliane Hilaire-Pérez et Catherine Verna, « Dissemination of technical knowledge in the Middle Ages and the Early Modern Era: new approaches and methodological issues », *Technology and Culture*, vol. 47, n° 3, 2006, p. 536-565.

¹⁰ Emmanuelle Brugerolles, Hubert Bari et alii (éd.), *La Mine mode d'emploi. La Rouge myne de Saint Nicolas de la Croix dessinée par Heinrich Groff*, Paris, Gallimard, 1992, p. 58.

¹¹ Voir *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

¹² Patricia Falguières, « Poétique de la machine », in Philippe Morel (dir.), *L'Art de la Renaissance entre science et magie*, Rome, Académie de France à Rome / Somogy éditions d'art, 2006, p. 401-449. Rappelant les miracles que permit la mécanique, P. Falguières conclut, p. 439 : « [l']âge des machines aura commencé par un enchantement ».

¹³ « Là où rayonne le Soleil, tout secours t'est refusé. Aussi, si quelque espoir de salut demeure, tu dois le chercher



Un certain Ilcée, berger atteint de la syphilis, doit plonger dans les profondeurs de la terre pour trouver le remède de son mal : le vif-argent, que forgent des nymphes souterraines. Telle est la révélation que lui murmure justement une nymphe, Callirhoé – nous sommes au deuxième livre de la *Syphilis* de Fracastor, publiée à Vérone en 1530¹⁴. Ilcée plonge alors, guidé par Callirhoé, dans les profondeurs de la terre, et découvre les nymphes au travail, produisant le mercure salubre.

Dans cet épisode, Fracastor imite bien sûr la catabase virgilienne : la nymphe tient lieu de sibylle. Mais l'imitation est le prétexte à une scène mythologique nouvelle, celle d'une forge de nymphes. Jamais encore la fable poétique n'avait mis les outils du forgeron entre des mains de femmes – on doit sans doute cette invention à la sensibilité grotesque, qui fait du souterrain un lieu propre à l'idylle.

Ces divinités intermédiaires viennent remplir une place vide, elle-même intermédiaire, entre plusieurs strates de récits antiques. En effet leur forge est assise entre le « royaume de Proserpine » en bas (v. 377), celui des fleuves des Champs Élyséens en haut (*ibid.*), et l'Etna où forgent les Cyclopes à côté (v. 399-400). Ainsi le mythe de la mine amène non seulement une continuité mais – plus encore – une complétude par rapport aux mythes poétiques des Anciens. La cartographie souterraine de la poésie antique devait être achevée par l'ajout d'un espace moderne (la mine de mercure) venu soigner une maladie moderne (la syphilis).

Les ressources de la mythologie, employées avec toute la licence permise en poésie, viennent au secours de la science aristotélicienne, défaillante quant aux lieux souterrains où se forment les métaux. Impossible à observer à l'œil nu, la métallogénie est en effet drapée d'un ornement de l'invention du poète, et le discours didactique de Callirhoé à Ilcée met un terme, par sa douceur, au débat des naturalistes sur l'existence ou l'absence d'une « vie des métaux ». Le souterrain est orné en mine fabuleuse, par volonté non pas nécessairement de vulgarisation (Fracastor n'écrit pas en langue vulgaire) mais de versification. Le recours aux nymphes doit éveiller le désir de connaissances chez le lecteur bien mieux, et plus suavement, que la table des matières d'un traité de physique comme celui de Cardan¹⁵.

Le contexte théorique qui permet à Fracastor de faire cette expérience de pensée, et de s'enfoncer dans un espace souterrain qu'il n'a jamais vu de ses yeux, est bien entendu la théorie ficinienne de la fureur inspirée¹⁶. Mais ce voyage est également le signe que la théorie poétique a récupéré la théorie rhétorique. La science de l'orateur, étant universelle, est en effet capable de s'aventurer jusque dans les mines, comme le proclamait George Chastelain au siècle précédent :

Je monte au ciel, je descends es enfers,
Je plonge en mer, je parvole les aers [...] ;
Je voy foullant par les parfondes mines,
J'atouche au doy les vaines metallines¹⁷...

Callirhoé, la nymphe-sibylle, est dans une certaine mesure la réincarnation de l'allégorie de « Science » qui s'exprime ici. Un imitateur tardif de Fracastor, Isaac Habert, ne s'y trompe pas. Au seuil du troisième livre de ses *Météores*, en 1585, le poète implore les nymphes

dans les profondeurs de la terre, dans les ténèbres de la nuit », Jérôme Fracastor / *Hieronymus Fracastorius, La Syphilis ou le mal français / Syphilis sive morbus gallicus*, v. 321-323, éd. et trad. Jacqueline Vons avec la contribution de Jacques Chevalier, Danièle Gourevitch et Concetta Pennuto, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 50-51.

¹⁴ *Princeps* : Vérone, s.n. [Stefano Nicolini da Sabbio et ses frères], 1530.

¹⁵ Les chapitres 5 et 6 du traité *De Subtilitate* de Jérôme Cardan sont consacrés aux métaux (Lyon, Guillaume Rouillé, 1551, p. 195-270).

¹⁶ Jean Lecoq, *L'Idéal et la différence*, chap. 2 : « Le Génie et la fureur », Genève, Droz, 1993, p. 284 sq..

¹⁷ George Chastelain, prosopopée de la « Science », *Les Douze dames de rhétorique*, Genève, Droz, 2002, p. 138-139.



souterraines de faire visiter les mines non plus à un personnage fictif, comme chez Fracastor, mais au poète lui-même :

Nymphes, germe divin, qui saintes habitez
Dans le profond des eaus et aus concavitez
Du grand corps terrien, vous qui gardez soigneuses
Metaus et mineraus et pierres pretieuses,
Et sans cesse fouillez dans les conduits dorez,
Aus veines d'argent vif, aus canaus sulfurez,
Et dedans les destours des minieres profondes [...],
Belles, faites moy voir vostre sejour profond,
Faites moy s'il vous plaist devaler jusqu'au fond¹⁸...

Les nymphes de la forge souterraine deviennent alors les déesses destinatrices de l'adresse poétique initiale (l'épiclèse). « Ma Muse, accorde-moy encore quelques vers, / Qui les pierreux thresors rendent plus descouverts », écrira de la même manière Joseph Du Chesne, en manière de transition, dans son *Grand miroir du monde* en 1587¹⁹. Ce que la science ne peut décrire et que seuls les ouvriers mineurs pourraient connaître par « autopsie », la Muse le révèle par la vertu de la fureur poétique. La découverte est apparemment heureuse : représenter de « belles » nymphes dans les mines souterraines est, par métonymie, l'expression du plaisir esthétique que prend le poète à rêver cette terre inconnue.

L'exploration poétique de la mine, permise par une fureur divine, est alors une sorte de prophétie : l'on ne s'étonnera donc pas de voir les mines orientales célébrées, chez Jean Parmentier, comme une promesse de Paradis. Navigateur et cartographe ayant voyagé aux côtes du Brésil, en Guinée et aux Moluques, Jean Parmentier (1494-1530) a sans doute des raisons toutes personnelles de vanter les mines lointaines et de les comparer à un Paradis perdu, ainsi qu'il le fait dans un « Chant royal » publié en 1531 n. s. (un an seulement après que Fracastor a enchanté la mine de ses nymphes). La mine d'or n'est-elle pas le lieu dont rêvent les commanditaires qui financent ses propres navigations ? Son poème est adressé « aux cosmographes de ce monde, / qui, conduys par la mapemonde, / trouvent l'or soubz l'orbe celique²⁰ », mais il a vocation à faire rêver aussi les banquiers de Dieppe, son port de naissance. Il consiste en une navigation allégorique, résumée par la première strophe, et qu'explique l'envoi :

Du chef de Caulx, provide nation,
un cosmographe, expert en la marine,
emprint la routte et navigation
du Caillicou, pour trouver l'or en myne.
Sy nagea tant sur les undes sallées,
dedans sa nef, les voylles avallées,
au gré du vent, cherchant l'isle nouvelle,
qu'il fut surprins d'uns vil monstre rebelle
le poursuyvant, qui le vouloit deffaire
si, pour pylotte, il n'eust eu en nacelle
la mapemonde aux humains salutaire. [...]

Prince, je prens la myne d'or tant belle
pour Paradis, cosmographe je appelle
le gerre humain, le monstre, vieil Luthere,

¹⁸ Isaac Habert, *Les Trois livres des Meteores*, Paris, Jean Richer, 1585, f. 51 v^o.

¹⁹ Lyon : B. Honorat, 1587, p. 142.

²⁰ Jean Parmentier, « Chant royal », dans *Œuvres poétiques* [1531], éd. Françoise Ferrand, Genève, Droz, 1971, p. 24



et Marie est, sans tache originelle,
la mapemonde aux humains salutaire²¹.

On aurait pu s'attendre à ce que la mine souterraine, lieu d'où naquirent maintes révoltes d'inspiration luthérienne dès les années 1520, représente l'Enfer : éloignée de l'Europe, elle est au contraire le Paradis. Pour Jean Parmentier, elle est ainsi le but du voyage, poétique comme biographique.

Ici remède à la syphilis, là Paradis terrestre, la mine est donc un lieu rêvé et désiré autour de 1530. Le prix de cet optimisme est cependant une forte ornementation et allégorisation des *realia* de la mine. Elle devient le terrain de jeu, ici de la fantaisie poétique, là de la figure rhétorique. Chez ces poètes (soit par didactisme, soit par enthousiasme) la mine est d'abord un référent flottant et lointain, détaché de toute réalité socio-économique.

Un exemple néo-latin le montre clairement : la *Ferraria* de Nicolas Bourbon, dont la première version connue paraît en 1530²². L'objet de ce poème atypique est le travail de la forge, d'un bout à l'autre de la filière métallurgique, que l'auteur a constatée dans son enfance à Vandœuvre-sur-Barse, chez son père maître des forges. Or, quatre maigres vers sont consacrés à au travail de la mine, pourtant essentiel pour la métallurgie. Tout se passe comme si l'enfant n'y était jamais descendu lui-même²³ :

... *Nunc de fossoribus ordo
Postulat ut dicam, set quae puer ipse notauit.
Ii sunt qui cura multa multoque labore
Materiam ferri effodiunt, et uiscera terrae
Ictibus inuadunt crebris, uenasque requirunt
Abstrusas, tornoque trahunt et fune sub auras*²⁴.

Non sans un honnête respect pour la peine que prennent ces forçats des souterrains, le poète ne leur consacre qu'une phrase, alors qu'il vient de donner plus de cent vers sur la préparation du charbon. L'imitation des poètes du siècle d'Auguste, qui se lit partout dans la poésie de Nicolas Bourbon, trouve ici une limite, le sujet n'étant pas assez connu des anciens. Le poète est laissé à lui-même pour nommer la poulie qui tracte le minerai à l'air libre : il l'appelle « *tornus* », du nom du tour du potier, qu'il emprunte peut-être aux *Géorgiques* (2, 449), à une date où le latin, langue savante, n'est pas encore une langue technologique²⁵. Une

²¹ *Ibid.*

²² Nicolas Bourbon, *Epigrammata*, Lyon, Laurent Hyllaire, 1530. Cette édition demeura inconnue jusqu'en 1991 où deux exemplaires furent découverts par Guy Parguez dans les plats d'une reliure à la bibliothèque municipale de Lyon et analysés tout d'abord par Christine Lauvergnat-Gagnière. Voir Christiane Lauvergnat-Gagnière, « Un peu de nouveau sur Nicolas Bourbon l'ancien », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 53, n° 3, 1991, p. 663-693.

²³ Tel est, en tout cas, le commentaire que ces vers inspirent à l'éditeur italien de la *Ferraria* : « *Più sbrigativa è la descrizione delle attività minerarie, forse perché nelle viscere della terra, con i minatori, il giovane Nicolas non era mai sceso* », Mauro Cavallini, « La ferraria di Nicolas Bourbon », *Memorie di Scienze Fisiche e Naturali*, vol. 26, 2002, p. 68. Dans cet exemple, la mine n'est nullement le « vrai lieu » du poème qui, selon Yves Bonnefoy, est un lieu d'enfance (voir Richard Stamelman, « Le Lieu perdu », dans Michèle Fink, Daniel Lançon et Maryse Staiber (dir.), *Yves Bonnefoy et l'Europe du XX^e siècle*, Strasbourg, P.U.S., 2003, p. 249-253).

²⁴ « Je dois en venir à présent aux mineurs, du moins ce qu'enfant, j'ai pu remarquer à ce sujet par moi-même. Ce sont eux qui extraient le minerai de fer avec beaucoup de peine et beaucoup d'effort, attaquent à coups redoublés les entrailles de la terre, cherchent les veines du métal qui s'y dissimulent, et le font remonter à l'air libre à l'aide d'une corde et d'une poulie », Nicolas Bourbon, *Ferraria*, v. 202-206, dans *Nugae*, Bâle, Cratander, 1533, f. P 3 v°, ma traduction.

²⁵ Jacques Pavio a pu avancer que le latin technique des XVI^e-XVII^e siècles était « littéraire » et avait « perdu tout rapport avec la réalité » : voir « Le latin comme langue technique : l'exemple des termes concernant le navire », dans Emmanuel Bury (dir.), *Tous vos gens à latin. Le latin, langue savante, langue mondaine (XVI^e-XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2005, p. 263. Cet avis ne rend cependant pas justice des importantes réductions en art rédigées en latin.



métaphore technique, néanmoins, est directement imitée d'Ovide : celle qui désigne les mines par l'image des « entrailles de la terre ». Or, l'image est appelée à un grand avenir dans la poésie française, non pas comme métaphore didactique, mais comme formule polémique d'exécration.

LE PROCES DE LA MINE

L'optimisme n'est pas incompatible avec la lucidité, et François Garrault, conseiller du roi, propose en 1579 un mémoire sur les mines d'argent où il encourage en connaissance de cause l'investissement minier²⁶. Cependant parmi les poètes, il semble, somme toute, que les plus informés au sujet des mines se montrent les plus réticents.

Paradoxalement, la poésie de la Renaissance va trouver dans l'imitation d'Ovide les armes d'une critique de la technique minière moderne. Dans sa chronologie des quatre âges de l'humanité, Ovide décrit l'invention des mines à l'âge de fer comme un événement primordial, voué à en provoquer d'autres :

*Nec tantum segetes alimentaue debita diues
Poscebatur humus; seditum est in uiscera terrae
Quasque recondiderat Stygiisque admouerat umbris
Effodiuntur opes, inritamenta malorum.
Imaque nocens ferrum ferroque nocentius aurum
Prodierat; prodit bellum, quod pugnat utroque
Sanguineaue manu crepitantia concutit arma*²⁷.

On pourrait difficilement exagérer la fortune que connaît ce texte dans les imitations de la seconde moitié du siècle. Tout à coup, la mine n'est plus un *locus amoenus* mais un *locus horridus*. À ce tournant, l'on peut bien sûr chercher des causes dans l'histoire poétique : la doctrine de l'imitation des Anciens a souvent laissé place, chez les nombreux épigones de la Pléiade, à une imitation de Ronsard, lequel, nous le verrons, travailla ces vers. Claude-Gilbert Dubois et Henri Weber ont aussi chacun proposé au thème des *uiscera terrae* une interprétation psychanalytique²⁸. Enfin, notons que l'exploration du ventre féminin semble attirer l'humanisme médical : le premier traité français portant sur la césarienne est publié en 1581 par François Rosset, médecin du duc de Nemours²⁹.

Toutefois, il est également permis d'y lire des raisons socio-économiques, et la mine est peut-être devenue un lieu cauchemardesque dans la mesure même où un certain réel devenait un cauchemar. Depuis la mise en service des fameuses mines de Potosí au Pérou en 1545, et

²⁶ *Des mines d'argent trouvées en France, ouvrage et police d'icelles*, Paris, Vve J. Dalier et N. Roffet, 1579.

²⁷ « L'homme ne se contenta plus de demander à la terre féconde les moissons et les aliments qu'elle lui devait, mais il pénétra jusque dans ses entrailles ; il en arracha ce qu'elle y avait caché, ce qu'elle avait relégué près des ombres du Styx, les trésors qui irritent nos maux. Bientôt le fer pernicieux et l'or, plus pernicieux que le fer, parurent au jour ; à leur suite parut la guerre, qui se sert de tous deux pour combattre et qui brandit dans sa main ensanglantée des armes », Ovide, *Les Métamorphoses*, I, v. 137-143, trad. Georges Lafaye, t. 1, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 12.

²⁸ Henri Weber, « Ronsard poète de la terre et des nourritures terrestres », in *La Création poétique au XVI^e siècle en France de Maurice Scève à Agrippa d'Aubigné*, Paris, Nizet, 1955, p. 33 : le « ventre de la terre » serait « le vieux mythe où la psychanalyse voit le désir du retour à la mère » ; « Introduction » à Claude-Gilbert Dubois (dir.), *L'Invention au XVI^e siècle*, Bordeaux, P. U. B., 1987, p. 20 : la Renaissance serait l'époque privilégiée d'une prééminence du « fantasme caché de l'exploration du corps de la mère » qui remplace les « commentaires sur la loi du Père » caractéristiques de la théologie médiévale.

²⁹ François Rousset, *Traite nouveau de l'Hysterotomotokie ou enfantement caesarien, qui est extraction de l'enfant par incision latérale du ventre et matrice de la femme grosse ne pouvant autrement accoucher, et ce sans préjudicier à la vie de l'un ny de l'autre, ny empescher la faecondité maternelle par après*, Paris, Denys Du Val, 1581.



l'inflation qui s'ensuit, l'économie artisanale connaît un singulier ralentissement ; on a vu quelquefois dans la Réforme elle-même la conséquence économique des grandes explorations et des importations d'or venu des mines étrangères³⁰. Sans théorie économique explicite, les poètes les plus attentifs à l'état du monde qui les entoure semblent l'avoir pressenti.

Dans la seconde édition de *L'Olive*, Du Bellay traduit le texte d'Ovide en un sonnet, dont le premier quatrain proclame :

O que l'enfer étroitement enserre
Cet ennemy du doux repos humain,
De qui premier la sacrilège main
Arracha l'or du ventre de la Terre³¹ !

Dans son « élégie III » de 1563, véritable palinodie de l'« Hymne de l'Or » de 1555, Pierre de Ronsard suit les pas de Du Bellay, et l'amplifie par le lexique et par la métrique :

Celuy devoit mourir de l'esclat d'un tonnerre,
Qui premier découvrit les Mines de la terre,
Qui becha ses boyaux, et hors de ses rongnons
Tira l'argent et l'or, deux meschans compagnons.³²

Le récit pathétique d'Ovide est reformulé par la Pléiade sous la forme d'une imprécation, probablement sur le modèle d'une élégie de Tibulle, qui prenait un thème assez semblable (« *Quis fuit, horrendos primus qui protulit enses?*³³ »). La véhémence de sa rhétorique amène Ronsard à quelques amplifications : dans le passage des décasyllabes aux alexandrins, les « boyaux » et les reins de la terre (ses « rongnons ») ne sont plus seulement profanés mais triturés (« bech[és] »). Ronsard amplifie Ovide et Du Bellay au point que la mine devient une véritable boucherie.

Nous sommes ici très loin de Fracastor, et très loin même du Ronsard de l'« Hymne de l'Or ». Ce renversement axiologique ne s'explique pas seulement par le choix d'un hypotexte plutôt qu'un autre : Marulle, dès 1497, prenait pour modèle ce même texte d'Ovide, pour aboutir à l'expression d'un émerveillement païen devant la générosité de la terre :

... *Scrutandosque sinus impune et viscera praebet —
Usque adeo scelera interdum leue ferre suorum est.*³⁴

Marulle partage avec Fracastor une sensibilité esthétique attirée par le monde souterrain. Les mines sont donc des crimes (« *scelera* »), soit ! puisqu'Ovide le dit... mais des crimes vite pardonnés.

Si l'on compare ces vers et ceux de Du Bellay et Ronsard, il devient évident que le texte d'Ovide peut s'entendre dans un sens ou dans l'autre. Dès lors, la cause du pessimisme qui se fait jour au tournant du siècle doit se trouver, non dans la mine poétique, mais bien dans la mine historique et réelle, dont l'agitation énergique se retrouve, par harmonie imitative, dans l'*enargeia* de l'exécration ronsardienne. Au milieu du siècle, en effet, la ville minière, généralement galvanisée par les fonds de banquiers récemment enrichis, est un condensé

³⁰ Henry Heller, « Les artisans au début de la Réforme. Hommage à Henri Hauser », in Bernard Chevalier et Robert Sauzet (dir.), *Les Réformes. Enracinement socio-culturel*, Paris, La Maisnie, 1985, p. 137.

³¹ Du Bellay, *L'Olive augmentée depuis la première édition* [1550], sonnet CI, v. 1-4, *Œuvres complètes*, t. II, éd. Marie-Dominique Legrand, Michel Magnien, Daniel Ménager et Olivier Millet, Paris, Classiques Garnier, 2007, p. 218.

³² Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, t. II, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, 1993, p. 330.

³³ « Qui fut-il, celui qui, le premier, apporta les horribles épées ? » (ma traduction), Tibulle, I, 10, v. 1.

³⁴ « ... [E]t offre son giron et ses entrailles à fouiller impunément — / tant il est facile parfois de supporter les crimes des siens ! — », Michel Marulle, *Hymnes naturels*, éd. et trad. Jacques Chomarat, Genève, Droz, 1995, p. 264-265.



mouvementé. On y trouve, outre les galeries à flanc de montagne, de nombreux fourneaux (forges et mines sont indissolublement liées) et bien des machines de taille surhumaine³⁵. Elle est donc un ensemble très vaste d'artisanats du feu au sens large ; « des plus humbles aux plus nobles défilent les différentes corporations : charpentiers, décombreurs, tireurs d'eau, rompeurs, schaideurs, missenaires, charbonniers, fondeurs³⁶... » ; Fracastor transpose et sublime cette agitation de fourmilière lorsqu'il décrit une mine où habitent « mille deae » (v. 391), mille nymphes qui ont « *munera mille, / mille artes* » (« mille tâches, mille métiers », v. 392-393)³⁷. Cette première forme d'industrie capitaliste, à l'intérieur de la description poétique, doit provoquer un émerveillement et une fascination proches de l'émotion que procure l'*enargeia* de l'hypotypose épique.

Et pourtant (coup de théâtre habituel chez Ronsard) ces inventions terribles, le poète de l'« Élégie III » les apprécie et confesse à son mécène qu'il en désire le fruit doré : « Si est-ce toutesfois qu'à ce coup je le prie / De passer par tes mains, pour s'en-venir loger / Chez moy »³⁸. En cela précisément, la mine est un lieu lyrique, puisqu'elle divise le sujet, le tire et l'éprouve. De cette aliénation du sujet poétique provient, dans le second XVI^e siècle, le lyrisme de la mine – l'exécration de Ronsard trouvera d'innombrables imitateurs³⁹. S'il est vrai que « le lyrisme est dialogique », comme l'écrit Nathalie Dauvois⁴⁰, le dialogisme de la mine repose non pas sur le texte d'Ovide (commode support de rêves contradictoires), mais bel et bien sur l'ambivalence technique de la mine moderne.

CONCLUSION

Véronique Macrou, dans son étude de l'or à la Renaissance, a rappelé qu'au XVI^e siècle cohabitent une économie de « guerdon » finissante et une économie de marché naissante⁴¹, dont les villes minières sont peut-être l'exemple le plus impressionnant, et à la fois une cause et une conséquence. Les vers d'Ovide désignaient la mine comme résultat d'un crime, mais également comme cause d'autres crimes : on comprend que la poésie française de la Renaissance y ait trouvé des ressources pour décrire une industrie qui devenait aussi, à la fois produit le plus spectaculaire d'une économie d'accumulation, et le principal moteur de l'émergence de celle-ci.

Le résultat de ce changement de perspective sur la mine au tournant du siècle est que la poésie, qui pouvait prétendre être une littérature de la connaissance de la mine, voire la seule disponible au lecteur humaniste, va peu à peu se trouver concurrencée par la prose technique. Le traité de référence de la mine, le *De re metallica* d'Agricola, date en effet de 1556⁴². Il est précédé d'un poème liminaire du poète et historien Georg Fabricius, significatif à cet égard :

³⁵ Voir « La sidérurgie haut-marnaise au Moyen Âge (XII^e-XV^e siècles) », dans Gilles Alvés, Louis André *et alii*, *La métallurgie de la Haute-Marne du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, Cahiers du patrimoine, 1997, p. 19. La mine est très consommatrice d'outils en tous genres ; pour la seule année 1513, celle de Saint-Nicolas de la Croix-aux-Mines a consommé 17400 clous (*La Mine mode d'emploi, op. cit.*, p. 71). Les « pointerolles » des mineurs (leurs pioches) sont donc nécessaires en grande quantité : elles doivent être remplacées toutes les heures (p. 55) !

³⁶ *Ibid.*, p. 3.

³⁷ Jérôme Fracastor, *op. cit.*, p. 55-56.

³⁸ Pierre de Ronsard, *op. cit.*, p. 333.

³⁹ Voir par exemple Jean Antoine de Baïf, *Œuvres complètes*, t. II, éd. dirigée par Jean Vignes, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 2 et 405 ; Christofle de Gamon, « Discours de l'Astronomie inférieure », dans *Le Jardin de poésie*, Lyon, C. Morillon, 1600, p. 70 et suivantes ; et beaucoup d'autres.

⁴⁰ Nathalie Dauvois, *Le Sujet lyrique à la Renaissance*, Paris, P.U.F., 2000, p. 52.

⁴¹ Véronique Macrou, *L'Ambivalence de l'or à la Renaissance. Ronsard, d'Aubigné, Shakespeare*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 8.

⁴² Georgius Agricola, *De re metallica*, Bâle, Jérôme Froben, 1556.



*Si iuuat Ætneam penetrare Cyclopis in antrum,
Atque alios, Vates quos peperere, metus :
Nunc placeat mecum doctos euoluere libros,
Ingenium AGRICOLÆ quos dedit acre tibi.
Non hic uana tenet suspensam fabula mentem:
Sed precium, utilitas multa, legentis erit.⁴³*

Le poète, plus louangeur que poète en vérité, ne fait ici qu'annoncer l'un des programmes implicites d'Agricola : désenchanter la mine – au sens littéral, pour en rendre le chant impossible. Les nymphes et les Muses ne fuient pas tant la mine qu'elles en sont chassées par de nouvelles manières d'écrire les mondes souterrains, en prose.

⁴³ « S'il t'est plaisant d'entrer dans l'antré etnéen des Cyclopes, ou dans d'autres cauchemars que les Poètes ont fait naître, qu'il te soit agréable, maintenant, de dérouler avec moi les livres que, doctement, le génie pénétrant d'Agricola t'a donnés. Ici une vaine fable ne tiendra pas l'esprit haletant : mais une grande utilité en récompensera la lecture », *ibid.*, f. aiiij v^o.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres citées

- AGRICOLA Georgius, *De re metallica*, Bâle, Jérôme Froben, 1556.
- BAÏF (de) Jean Antoine, *Œuvres complètes*, t. II, éd. dirigée par Jean Vignes, Paris, Honoré Champion, 2010.
- BOURBON Nicolas, *Ferraria*, dans *Nugae*, Bâle, Cratander, 1533.
- CARDAN Jérôme, *De Subtilitate*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1551.
- CHASTELAIN George, *Les Douze dames de rhétorique* [1463], Genève, Droz, 2002.
- CHESNE (du) Joseph, *Le Grand Miroir du monde*, Lyon, B. Honorat, 1587.
- DU BELLAY Joachim, *L'Olive augmentée depuis la première édition* [1550], *Œuvres complètes*, t. II, éd. Marie-Dominique Legrand, Michel Magnien, Daniel Ménager et Olivier Millet, Paris, Classiques Garnier, 2007.
- FRACASTOR Jérôme, *La Syphilis ou le mal français / Syphilis sive morbus gallicus* [1530], Paris, Les Belles Lettres, 2011.
- GAMON (de) Christofle, *Le Jardin de poésie*, Lyon, C. Morillon, 1600.
- GARRAULT François, *Des mines d'argent trouvées en France, ouvrage et police d'icelles*, Paris, Vve J. Dalier et N. Roffet, 1579.
- HABERT Isaac, *Les Trois livres des Meteores*, Paris, Jean Richer, 1585.
- LA BODERIE (de) Guy Le Fèvre, *La Galliade* [1578], éd. François Roudaut, Paris, Klincksieck, 1993.
- MARULLE Michel, *Hymnes naturels*, éd. et trad. Jacques Chomarat, Genève, Droz, 1995.
- OVIDE, *Les Métamorphoses*, t. 1, éd. et trad. Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1985.
- PARMENTIER Jean, *Œuvres poétiques* [1531], éd. Françoise Ferrand, Genève, Droz, 1971.
- RONCARD (de) Pierre, *Œuvres complètes*, t. II, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, 1993.
- ROUSSET François, *Traite nouveau de l'Hysterotomotokie ou enfantement caesarien, qui est extraction de l'enfant par incision latérale du ventre et matrice de la femme grosse ne pouvant autrement accoucher, et ce sans préjudicier à la vie de l'un ny de l'autre, ny empescher la faecondité maternelle par après*, Paris, Denys Du Val, 1581.
- VIRGILE, *Géorgiques*, éd. et trad. E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

Textes critiques et études historiques

- ALVES Gilles, ANDRE Louis et alii, *La métallurgie de la Haute-Marne du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, Cahiers du patrimoine, 1997.
- BARI Hubert, BRUGEROLLES Emmanuelle et alii (éd.), *La Mine mode d'emploi. La Rouge myne de Saint Nicolas de la Croix dessinée par Heinrich Groff*, Paris, Gallimard, 1992.
- CASANOVA Pascale, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.
- CAVALLINI Mauro, « La ferriera di Nicolas Bourbon », *Memorie di Scienze Fisiche e Naturali*, vol. 26, 2002, p. 63-93.



- COLARD Jean-Max, *Les contraintes de la muse : l'adresse au pouvoir dans la poésie de la Renaissance française (1515-1560)*, thèse de doctorat sous la direction de Françoise Charpentier, université Denis Diderot Paris 7, 1999.
- DAUMAS Maurice, « Les premières étapes du machinisme : XV^e-XVIII^e siècle », dans Maurice Daumas (dir.), *Histoire générale des techniques*, Paris, P. U. F., 1996.
- DAUVOIS Nathalie, *Le Sujet lyrique à la Renaissance*, Paris, P. U. F., 2000.
- DOMERGUE Claude, « La notion d'espace minier dans l'Antiquité gréco-romaine », *Pallas*, vol. 28, 1981, p. 89-99.
- DUBOIS Claude-Gilbert (dir.), *L'Invention au XVI^e siècle*, Bordeaux, P. U. B., 1987.
- FALGUIERES Patricia, « Poétique de la machine », in Philippe Morel (dir.), *L'Art de la Renaissance entre science et magie*, Rome, Académie de France à Rome / Somogy éditions d'art, 2006, p. 401-449.
- FRAGONARD Marie-Madeleine, « Imaginaire du monde souterrain et sciences expérimentées », in Jean Dupèbe, Franco Giacone, Emmanuel Naya et Anne-Pascale Pouey-Mounou (dir.), *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, p. 344-354.
- HELLER Henry, « Les artisans au début de la Réforme. Hommage à Henri Hauser », in Bernard Chevalier et Robert Sauzet (dir.), *Les Réformes. Enracinement socio-culturel*, Paris, La Maisnie, 1985.
- HILAIRE-PÉREZ Liliane et VERNA Catherine, « Dissemination of technical knowledge in the Middle Ages and the Early Modern Era: new approaches and methodological issues », *Technology and Culture*, vol. 47, n° 3, 2006, p. 536-565.
- LECOINTE Jean, *L'Idéal et la différence*, Genève, Droz, 1993.
- MACROU Véronique, *L'Ambivalence de l'or à la Renaissance. Ronsard, d'Aubigné, Shakespeare*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- WEBER Henri, *La Création poétique au XVI^e siècle en France de Maurice Scève à Agrippa d'Aubigné*, Paris, Nizet, 1955.